

L'écrivain : un rêveur ?

Charles Baudelaire, dans son *Spleen de Paris*, écrit un fameux poème en prose intitulé « La soupe et les nuages ». On y voit le poète évanescant, les yeux au ciel et perdu dans ses songes, soudain dégringoler sur terre, durement reconduit aux réalités domestiques par une femme acariâtre. Cette femme que le poète appelle, avec une amère ironie, sa « chère petite bien-aimée », interrompt ses méditations célestes par des mots bien sentis : « Allez-vous bientôt manger votre soupe, s(acré) b(ougre) de marchand de nuages ? ».

Ce petit poème en prose résume de façon saisissante l'opposition, chère et douloureuse à Baudelaire, entre le rêve et la réalité. Il reprend cette idée romantique de deux mondes antagonistes, celui du poète éthéré comme ses nuages, et celui d'une bourgeoisie épaisse comme sa soupe. Le poète, c'est pour Baudelaire ce fameux albatros que ses ailes empêchent de marcher. Du point de vue du bourgeois réaliste, celui-là même que le compositeur Robert Schumann, dans un esprit tout à fait baudelairien, appelait le « philistin », le poète n'est très exactement qu'un *songe-creux*, qui méconnaît les exigences de la vie réelle. Lorsque le bourgeois dit du poète qu'il est « dans les nuages » ou « dans la lune », cela ne signifie certes pas : il explore d'autres mondes et va nous rapporter des merveilles. Non, cela veut dire tout bonnement : il est distrait, il a décollé du réel, donc perdu le contact avec les choses sérieuses.

En face de ce réalisme massif, le poète défend, comme Baudelaire et comme Schumann, les droits du rêve et de l'idéal.

Du romantisme à nos jours ou presque, du Chatterton de Vigny jusqu'aux surréalistes, la poésie proclame que le rêve seul nous ouvre les portes du réel. Que le rêve seul permet d'accéder au mystère du monde, à la vérité des choses. Que tout ce qui n'est pas l'idéal, voire l'irréel, n'est que bassesse méprisable, souci terre à terre, « divertissement » indigne de l'homme et de sa vocation spirituelle. Le nom même de *surréalisme* est à cet égard tout un programme : c'est une façon d'affirmer que ce qui s'oppose au réalisme du bon sens et de la soupe fumante, ce n'est pas l'*irréalisme*, ce n'est pas une chimère à quoi manque le réel, mais bien un mystère qui *dépasse* le réel, qui plane infiniment *au-dessus* de lui, comme les nuages au-dessus de la soupe.

L'humanité se répartirait et se diviserait alors en deux camps antagonistes, et d'importance fort inégale : d'un côté la troupe immense des « bourgeois », qui en tiendraient pour la soupe, et contre les nuages ; les bourgeois qui incarneraient et brandiraient les exigences sonnantes et trébuchantes de la matière ; les bourgeois pour qui le rêve serait synonyme de perte de temps, d'énergie dilapidée, de fuite hors du monde, voire de renonciation à la lutte pour la vie. Et de l'autre côté, le groupe infiniment plus clairsemé des « poètes », qui se détourneraient de la soupe et ne jureraient que par les nuages ; qui proclameraient, comme Rimbaud, que « la vraie vie est ailleurs »

Mais il faut avouer que cette opposition tranchée et brutale entre rêveur et réaliste, poète et bourgeois, opposition si commune et si fréquemment invoquée qu'elle finit par devenir un lieu commun, ne correspond plus guère à ce que nous éprouvons aujourd'hui. En cette fin de XX^e siècle, nous ne courons plus guère le risque d'opposer de manière trop tranchée le rêve et le

réel, donc de mépriser le rêve au nom du réel ou le réel au nom du rêve. En revanche, on peut se demander si notre société ne court pas aujourd'hui le risque inverse, qui consiste non plus à *opposer* mais bien à *confondre* le rêve et la réalité. Or cette confusion ne serait pas moins dangereuse que le défaut du XIX^e siècle. Car si le rêve n'est assurément pas *le contraire* du réel, il n'est pas pour autant *identique* au réel. Certes, le poète romantique, renvoyé dans ses nuages par le bourgeois (et, accessoirement, privé de soupe), connaissait un triste sort ; et le bourgeois, en face de lui, n'était pas moins à plaindre, qui n'avait pour tout potage que son matérialisme. Mais si, croyant réconcilier les poètes et les bourgeois, le rêve et la réalité, nous cessons de voir ce qui *distingue* le rêve du réel, si nous prenons les nuages pour de la soupe et réciproquement, nous tombons dans une autre erreur, non moins grave, et dans un autre marasme, non moins inquiétant.

Peut-on vraiment prétendre, cependant, que *notre société tout entière est en train de confondre le rêve et la réalité* ? Pourquoi donc commettrions-nous pareille erreur ? C'est ce que je voudrais tenter d'examiner maintenant, en survolant avec vous, d'un coup d'aile plus que rapide, la très longue histoire des rapports que les humains entretinrent avec le rêve.

*

La première évidence qu'il faut souligner, c'est que le XIX^e siècle que fustige Baudelaire, et son mépris du rêve, n'a jamais été, dans l'histoire humaine, qu'une exception. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que dans l'Occident de jadis, mais

également dans toutes les civilisations qui ne sont pas la nôtre, le rêve sous toutes ses formes possédait et possède une éminente dignité. Même le rêve en son acception la plus simple et la plus concrète (la vision qui nous traverse durant le sommeil), a *toujours* été considéré comme porteur de vérité, et de vérité divine. Dans toutes les civilisations, le rêve est révélateur, il est prémonitoire, il est sacré, à l'égal de la prophétie ou de la divination. Dans toutes les cultures, le rêve est le lieu privilégié du contact avec les forces supérieures, l'espace intérieur qui se substitue à l'espace extérieur, et dans lequel les dieux et les hommes se rencontrent et conversent.

Dans les mythes du monde entier, les rêves sont présents. C'est vrai de l'Ancien Testament, où Joseph interprète les songes du Pharaon (sur les vaches grasses et les vaches maigres). C'est vrai de la Grèce antique, où l'oracle de Delphes interprète les songes, où les dieux apparaissent dans les nuits des mortels. Dans les rêves, et depuis toujours, les morts nous visitent et les dieux nous admonestent. C'est dire que le poète, qui chante les dieux, remplit un office sacré. Son oeuvre se nourrit du rêve, elle le cultive, se met à son écoute, lui donne forme, le transmet d'une âme à l'autre. Le poète doit étendre son âme au-dessous de la nuit, pour accueillir et recueillir les rêves que lui prodigue le ciel, comme ce plateau saharien dont parle Saint-Exupéry, et qui recueille, au fil des millions d'années, la chute précieuse des météores. Dans ces conditions, l'idée de traiter un artiste de *rêveur* en croyant lui adresser une critique n'a tout simplement aucun sens. Le poète doit rêver puisque le rêve est le message des dieux ; puisque le rêve est plus vrai, plus divin que le réel.

Les choses cependant vont changer, et même basculer à l'aube de notre modernité, lorsque s'effrite la croyance aux présages, lorsqu'on commence à douter que la nature soit le lieu des messages divins, et notre âme un réceptacle pour les signes venus d'ailleurs. Les choses basculent au moment où se constitue la *rationalité* telle que nous l'entendons aujourd'hui ; où la pensée religieuse elle-même tend à faire de la *raison* la faculté humaine la plus digne de Dieu, la plus apte à saisir l'Être. Pour simplifier à outrance, disons que les choses ont changé depuis Descartes : la dignité suprême du rêve et de l'irrationnel le cède alors à celle de l'éveil et de la vie ordonnée à la raison (je simplifie à outrance, notamment parce que Descartes lui-même accordait encore assez d'importance aux rêves pour les raconter et les méditer, pour en chercher longuement la signification secrète).

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on en arrive au XVIII^e siècle, à l'époque des Lumières, les rêves, en même temps que la magie et les présages, sont assimilés, de plus en plus, à des illusions, à des fantasmes qui nous voilent la réalité plutôt qu'ils ne nous la dévoilent. Et quand, des Lumières, nous passons au XIX^e siècle positiviste, celui d'Auguste Comte mais aussi des bourgeois que fustige Baudelaire, le rêve est décidément déchu de toute dignité, et même de tout sérieux. La seule chose sérieuse, c'est la raison, mais une raison toute pragmatique et marchande, celle qui, par technique et machinisme interposés, nous donne la maîtrise physique et matérielle sur le monde. Le rêve, désormais, n'est plus que perte de temps et de pensée, irrationalité coupable, égarement puéril. Et du coup le poète, l'écrivain, le musicien, le peintre, qui prétendent encore dialoguer avec le rêve, ne sont plus que des rêveurs, des songe-creux.

Cependant les choses n'en sont pas restées là, et le sort du rêve n'a pas été scellé dans la première moitié du XIX^e siècle européen. Le matérialisme bourgeois n'a jamais régné sans partage. Il s'est créé son ennemi : le Romantisme, qui se mit à exalter le rêve comme il exalta l'irrationnel, par trop oublié, par trop piétiné. Aux Lumières triomphantes, les poètes, par la voix d'Young ou de Novalis, opposent les *Nuits* ou les *Hymnes à la Nuit*. La part irrationnelle de l'homme ne peut être ignorée ni bafouée longtemps sans se venger.

*

Or notre modernité fut vraiment le temps de cette vengeance. La force des choses, la force même de l'Histoire nous a bientôt contraints, souvent dans l'horreur et l'effroi, de réhabiliter la vérité du rêve, de saluer sa force. Secouée par les deux guerres mondiales, secouée dans sa foi aveugle en la rationalité, l'Europe, jetant un regard rétrospectif sur les artistes du début de ce siècle, découvrait que leurs rêves, cristallisés dans leurs œuvres, n'étaient point des rêveries détachées de toute réalité, mais exprimaient, incarnaient, annonçaient le réel, et souvent, hélas, dans ce qu'il avait de pire.

Je pense en premier lieu à l'oeuvre la plus onirique, peut-être, de toute la littérature moderne, celle d'un Franz Kafka. Nul ne peut ignorer aujourd'hui que ses cauchemars disaient avec une force inégalée les horreurs concentrationnaires à venir, annonçaient la dégradation que l'homme a fait subir à l'homme, dégradation que nul, sauf précisément un poète, n'était en mesure d'imaginer. Kafka était doublement « rêveur » : d'une part il négligeait la réalité pour la fiction ; d'autre part il trouvait moyen

d'aggraver son cas en donnant à ses fictions, (comme la fameuse nouvelle intitulée *La Métamorphose*), la forme même des rêves. Et pourtant les songes de Franz Kafka n'étaient pas creux, ses fictions n'étaient pas irréelles ; et pourtant son oeuvre exprimait notre temps avec plus de justesse que toutes les études savantes, elle prévoyait notre temps avec plus d'exactitude que toutes les projections scientifiques.

Au-delà du seul Kafka, il est frappant de constater, dans toute la grande littérature de la première moitié de ce siècle, à quel point le rêve est présent, à quel point il est signifant. Je songe à des écrivains qui par ailleurs témoignent d'une extrême rigueur rationnelle et d'une extrême acuité intellectuelle, comme Thomas Mann et Robert Musil. Leurs œuvres sont hantées par toutes les formes de l'irrationnel, les plus inquiétantes ou les plus dégradées comme les plus hautes et les plus nobles. Elles sont doublement rêveuses, elles aussi : non seulement elles se meuvent dans la pure *fiction*, mais encore elles font une part très importante au *rêve* dans son sens le plus simple et le plus concret, au rêve qui nous visite pendant le sommeil.

Vous vous souvenez peut-être que le héros de *La mort à Venise*, Gustav Aschenbach, est hanté par une espèce de rêve mythologique où se traduit et se trahit tout son destin. Et cet épisode, dans l'oeuvre de Thomas Mann, n'est qu'un exemple entre bien d'autres. Quant à Ulrich, le héros de *L'homme sans qualités*, un homme de formation scientifique (à l'image de son auteur, Robert Musil), il ne cesse de méditer sur ce qu'il appelle l'« autre état », c'est-à-dire l'extase mystique, sorte de fusion indicible entre le rêve et l'éveil. Cette présence de l'irrationnel et du songe se retrouve d'ailleurs également chez les grands

compositeurs ou les grands peintres de cette époque. Tel portrait de Kokoschka, ou les premières œuvres atonales de Schönberg sont comme l'annonce onirique, fulgurante et sombre de notre siècle tout entier.

Les œuvres de l'art moderne ont donc pris acte de nos forces irrationnelles, trop longtemps refoulées ; elles ont redonné au rêve sa dignité, à la fiction sa vérité. Mais les sciences elles-mêmes ne furent pas en reste. Je pense en particulier à la psychanalyse. L'œuvre de Freud, et sa fameuse *Traumdeutung (Interprétation des rêves)* redonne au rêve, fût-ce dans le cadre d'une philosophie matérialiste, un rôle déterminant. Il s'agit pour Freud de démontrer la réalité et la puissance révélatrice du rêve, sans pour autant considérer le rêve comme la voix des dieux ou des ancêtres, sans faire retour à des conceptions archaïques. Ce retour, cependant, notre compatriote C. G. Jung n'hésita pas à l'opérer, élaborant, du rêve, une conception résolument archaïsante et spiritualiste. Quoi qu'il en fût, le rêve, au XX^e siècle, a reconquis le sens qu'il avait toujours détenu □ jusqu'à cette espèce d'épuration rationaliste et positiviste que seuls connurent, dans l'histoire humaine, les dix-huitième et dix-neuvième siècles européens.

Si l'on a réhabilité les rêves-du-sommeil, on a retrouvé du même coup la grandeur et la force active des rêves-éveillés : on a retrouvé la vérité que depuis toujours l'homme vivait sans même en avoir toujours une claire conscience : *si le rêve est une force, c'est qu'il nous décide à l'action*. Quand les dieux de jadis parlaient aux hommes dans leur sommeil, c'était pour les faire agir. Mais aussi bien quand ils parlaient à leur imaginaire éveillé, à leurs désirs, à leurs volontés conscientes. Si l'homme peut

changer la réalité, et qui sait, l'améliorer, c'est parce qu'il est capable de *rêver*, c'est-à-dire tout simplement de concevoir, dans la veille ou le sommeil, ce qui n'est *pas encore*, et d'empoigner alors le réel au nom même du futur entrevu. On ne change le monde et l'on n'agit sur le monde qu'en y ajoutant ce qui n'y était pas d'abord. Il n'est point, alors, de changement du réel qui ne réclame le rêve et ne se fasse au nom du rêve. Vous connaissez les fameuses biographies que Benoist-Méchin a consacrées à de grandes figures *politiques* comme Alexandre de Macédoine, Cléopâtre ou Lawrence d'Arabie. Ces biographies, il les a toutes placées, à juste raison, sous le signe du *rêve*. Dire que les conquérants ou les explorateurs « ont des rêves », cela signifie simplement qu'ils veulent modifier la réalité. On ne saisit jamais le réel qu'avec les mains du rêve.

Cette vieille vérité, que seul le plat et pauvre réalisme du « stupide XIX^e siècle » a pu fugitivement méconnaître, et que nous retrouvons dans toute sa force tragique au XX^e (tragique, parce que les rêves ne visent pas toujours à l'amélioration du monde, mais parfois à l'asservissement des hommes), cette vieille et troublante vérité, Paul Valéry l'a formulée mieux que personne dans un texte célèbre, qui remonte à 1922 : « L'homme est cet animal séparé, ce bizarre être vivant qui s'est opposé à tous les autres, qui s'élève sur tous les autres, par ses... *songes* □ par l'intensité, l'enchaînement, par la diversité de ses *songes* ! (...). Je veux dire que l'homme est incessamment et nécessairement opposé à *ce qui est* par le souci de *ce qui n'est pas* ! » (*Oeuvres I*, p. 1001).

La dévaluation du rêve au nom de la réalité matérielle ne fut donc qu'un très court et lamentable épisode de la modernité

européenne, aveuglée par une conception simpliste, utilitariste de la raison. Le retour de l'irrationnel dans notre vie collective nous a fait redécouvrir sa présence constante au cœur de toute action humaine. La violence même de notre réel moderne et contemporain nous a prouvé la force du rêve. Pour tout dire, nous avons retrouvé le rêve au travers du cauchemar.

*

En voilà assez. Je ne voudrais pas que ma petite histoire du rêve, tel qu'on l'a très longuement vénéré, brièvement méprisé, puis intensément retrouvé, ne se transforme en un long catalogue de conquêtes scientifiques, d'agrandissements territoriaux ou d'œuvres artistiques. Il nous suffit de savoir que l'expérience de ce siècle nous a, par force, rendus attentifs à toute la gravité du songe. L'homme ne peut se réduire à sa raison, et ses rêves, quelle qu'en soit la teneur, quel qu'en soit le degré de conscience, font son humanité même.

Le problème, aujourd'hui, n'est donc pas que nous sous-estimions le rêve. C'est plutôt que nous ne sachions que faire de sa force. Le rêve nous inquiète et nous trouble plus qu'il ne l'a jamais fait par le passé, ou qu'il ne saurait jamais troubler d'autres civilisations ou d'autres sociétés. Certes, nous ne doutons plus de son lien avec la réalité, mais de ce lien, qu'allons-nous faire ? Nous ne pouvons pas assigner au rêve, comme le faisaient les civilisations dites primitives, une place précise, réglée et définitive. Comment allons-nous dompter notre propre force d'irréel ?

Si j'en crois les définitions de Paul Valéry, pour que nous croyions au rêve, il faut aussi que nous croyions à la réalité : il faut que nous ayons désir de la transformer, de l'améliorer, de travailler la matière du monde. Or, en ces temps de désillusion, de récession, de repli, de doute, ce désir et cette foi tendent à nous manquer. Et dès lors que nous ne croyons plus trop à la possibilité de changer la réalité, nous ne savons plus que faire de nos rêves. Certes, nous sommes loin de prétendre nous en débarrasser comme faisait le bourgeois de Baudelaire. Nous croyons trop peu à la « réalité » pour agir ainsi. Mais justement, on se demande si notre société tout entière ne se réfugie pas dans le rêve ; non plus pour vivifier la réalité, mais bien pour l'oublier, ou pour la dissoudre. Il me semble que les dernières décennies se caractérisent, en Occident, par un véritable *repli social* sur le rêve, et même par une confusion organisée entre le rêve et la réalité, afin de rendre cette dernière supportable. Ce n'est plus la masse des bourgeois qui est réaliste, en face des irréalistes isolés, les poètes. Le rapport apparaît inversé : la masse est irréaliste, et le poète, peut-être, demeure parmi les derniers qui croient au réel. Mais si tel est vraiment l'état de notre société, il nous faut craindre des « réveils » douloureux.

Faut-il donner des exemples de ce repli social dans le rêve, de cette fabrication industrielle du rêve, de cette confusion voulue entre le rêve et le réel ? J'aurais pu parler évidemment du journal télévisé, cette machine à transformer toute vie en spectacle, et tout événement historique en feuilleton rose et noir. Mais je songe à d'autres phénomènes plus récents et plus inquiétants encore, comme ce qu'on appelle les « reality show », si bien nommés : il s'agit, vous le savez, de ces émissions durant lesquelles les héros,

en général involontaires, de tel ou tel fait divers dangereux ou atroce, viennent rejouer leur aventure devant les caméras. Ou bien ce sont des couples déchirés, des enfants séparés de leurs parents, des voisins en dispute depuis cinquante ans, qui s'avancent sous les projecteurs pour mimer à notre intention leur propre drame, et nous offrir ainsi le simulacre d'eux-mêmes. Je songe encore à cette nouveauté qui nous vient d'Amérique : on transforme en série télévisée n'importe quelle catastrophe naturelle et n'importe quel fait divers, aussitôt qu'il est terminé, et si possible avant qu'il soit terminé. Vous savez par exemple que l'affaire de la secte des davidiens, au Texas, qui nous offrit son content de flammes et de cadavres, fut transformée séance tenante en série hollywoodienne. Quant au tout récent carnage de Salvan et de Cheiry, on parle déjà d'en faire un téléfilm, dont l'audience est assurée.

À ces phénomènes d'aujourd'hui, parangons de confusion entre le réel et la fiction, on peut encore ajouter deux inventions que nous devons à l'électronique : les *images de synthèse*, et la *réalité virtuelle*. Nul ne peut ignorer désormais que des vrais dinosaures peuvent surgir sur nos écrans, non par le miracle du génie génétique, mais par la grâce du génie logiciel, qui nous donne de la réalité un simulacre de plus en plus parfait, de plus en plus indiscernable du réel. Quant à la *réalité virtuelle* (encore une expression parlante !), les gourous de l'électronique de loisirs nous assurent qu'elle va nous permettre de vivre non seulement *devant* le simulacre, mais *dans* le simulacre, puisqu'elle est en train de créer, pour notre ravissement abruti, des images mouvantes en trois dimensions, sans compter les sensations tactiles.

Tous ces phénomènes qui jouent sur la réalité, (*reality show, réalité virtuelle*), tendent donc à effacer la frontière entre le réel et l'imaginaire. C'est dire qu'ils tuent aussi bien le réel que l'imaginaire. Une définition qui, notons-le, s'applique également à ce fléau social qui s'appelle la *drogue*. Notre société fuit sa propre réalité, parce qu'elle n'a plus, semble-t-il, la force de l'accueillir en toute conscience. Du même coup, elle refuse à l'imaginaire le rôle qu'il devrait toujours avoir : celui d'entretenir, avec le réel, une relation féconde. Si – pour reprendre le poème en prose de Baudelaire, *La soupe et les nuages*, sur l'évocation duquel j'ai commencé mon exposé – si l'on se met à croire que la soupe elle-même, et la fumée de la soupe, sont des nuages du ciel ; si nous nous mettons à contempler la soupe d'un œil fasciné, en refusant de la manger, comme des enfants qui refusent de grandir, non seulement nous nous débilitons, mais encore et peut-être surtout, nous n'aurons plus la force de lever les yeux sur les véritables nuages, dans le ciel véritable ; je veux dire que nous n'aurons plus l'énergie de nous tourner vers l'ailleurs, vers le futur, vers le possible, et de nous vivifier aux sources du songe et de l'imaginaire.

Du grand cinéaste italien disparu l'année dernière, Federico Fellini, on a pu dire qu'il avait su mettre ses rêves en images, réaliser ses rêves dans et par le cinéma. Voilà donc, si l'on veut, un homme de l'irréel. Mais l'irréel de Fellini, plus vrai que le réel, nourrissait et vivifiait, comme celui d'un Kafka, notre sens de la réalité. Or Federico Fellini, c'est aussi l'homme qui, au fur et à mesure que passaient les années, a souffert de voir l'image de la télévision, l'image préfabriquée, l'image-simulacre prendre la place de l'image création, de l'image-réalité. La pire chose qui

puisse arriver à un cinéaste, c'est bien qu'une société se mette à confondre le rêve et la vie.

C'est également la pire chose qui puisse arriver à un écrivain. Car l'écrivain, comme tout artiste, croit à l'existence séparée du réel et de l'imaginaire. Il refuse de les confondre dans un bouillon de nuages. On pourrait dire que tout son labeur consiste à comparer le monde du ciel et celui la terre, c'est-à-dire le monde de l'irréel (du rêve), et celui du réel (de la vie éveillée) ; tout son travail, c'est d'opérer une patiente, constante et amoureuse métaphore d'un monde à l'autre, afin d'éclairer la terre par le ciel. Vous attendiez peut-être que dans cette conférence, je passe mon temps à vous raconter à partir de quels rêves j'ai composé mes livres, ou que je revendique devant vous, avec plus ou moins de trémolos dans la voix, le droit au rêve. Mais la question pour moi n'est pas là. La question de l'écrivain n'est jamais celle du rêve, mais toujours celle de la réalité. Si j'ai quelque chose à revendiquer, ce n'est pas le droit au rêve, c'est le droit au réel. C'est que la fiction puisse nourrir le réel, le réfléchir, l'éclairer, et, qui sait, le transformer.

On reconnaît en général à l'écrivain qu'il est doué d'« imagination ». Mais l'« imagination », ce n'est ni ce que pensaient les bourgeois de Baudelaire, ni ce que nous fourguent à tour de manivelle les *reality shows* et autres réalités virtuelles, qui cherchent à brouiller toute frontière entre le ciel et la terre, entre le rêve et la vie. L'imagination, c'est la volonté et le pouvoir de nourrir la vie par le rêve, et, plus largement, de nourrir le réel par le possible. Si j'ai quelque chose à revendiquer, c'est l'honneur de parler, dans mes livres, au nom du possible.

Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier. L'écrivain, dans ses fictions, et grâce à l'invention de ce qui littéralement n'existe pas, ne fait jamais que donner vie au *possible*. Le possible, cette dimension fondamentale de l'homme, cette zone étrange de l'être, cet étrange ruban d'être qui serpente aux confins de l'irréel et du réel. Si nous créons des histoires fictives, c'est toujours par amour du réel, pour extraire du réel les possibles cachés. Pour débusquer derrière les apparences une réalité plus vraie, plus riche, plus exacte. Contrairement à ce qu'on croit si souvent, l'exactitude est l'une des qualités majeures de l'écrivain. Ce qui est flou, vague, inexact, c'est précisément le réel mal étudié, mal regardé, mal aimé, le réel privé de son aura, je veux dire privé de ses possibles. L'imagination de l'écrivain, c'est la capacité d'aller au-delà de ces apparences banales et sans message. C'est de transformer en langage articulé tout le bruissement ailé du possible.

*

Mais la littérature n'est-elle pas décidément vaine et vouée à l'échec dans une société, la nôtre, qui refuse à ce point d'entendre parler du possible ? Comment faire percevoir le langage des mots dans un monde qui n'est même plus capable de regarder de vraies images, celles des grands cinéastes ? Sans doute, plus personne aujourd'hui n'accuse l'écrivain d'être un « rêveur ». Mais c'est tout simplement parce que plus personne ne sait ce que cela pourrait bien vouloir dire, dès lors que nul ne parvient plus à différencier le rêve de la réalité. J'ai parlé de Fellini, j'ai dit combien il avait pu souffrir du règne du simulacre et des images menteuses. Mais si des cinéastes connaissent un tel drame, et sont ainsi dépossédés

du sens même de leur rêve, que dire alors des écrivains ! Quel peut être encore le pouvoir des simples mots, dans une société qui a perverti jusqu'aux images elles-mêmes, ne supportant plus que des simulacres en couleurs et en trois dimensions ! Quelle peut être encore la place d'un rêve déposé et distillé dans l'expression verbale, quand nous nous détournons des rêves en images dès lors qu'ils revendiquent une vraie puissance créatrice ! Si les plus pessimistes prédisent aujourd'hui la mort du cinéma, que diront-ils de la littérature ?

Je crois pourtant que le sort des livres n'est pas pire que celui du septième art. Car le cinéma, d'emblée, est plus ambigu, et donne davantage prise aux détournements, aux perversions. Plus que l'écrit, l'image est tentée par le simulacre, menacée de se dégrader en simple imitation de la réalité immédiate ; beaucoup plus que les mots, l'image est tentée de donner l'illusion envahissante de la réalité. À la télévision, le cinéma se voit alors puni par là où il a péché.

Je ne suis évidemment pas en train de dire que le cinéma n'est pas un art, ou que toute image est toujours un simulacre. Je dis seulement que si l'impact de la littérature sur la société est notoirement plus faible que celui du cinéma, la littérature, en compensation, court moins le risque de se tromper et d'être trompée sur le réel. Les romans bâtissent des univers *qui s'avouent irréels*, puisqu'ils naissent tout entiers de cette mystérieuse abstraction qu'on appelle l'écriture. Les romans sont vraiment des rêves, qui ne sauraient se donner un seul instant pour la réalité quotidienne et rugueuse. Oui, l'abstraction même de l'écriture est la plus sûre garante que le livre le plus envoûtant ne saurait endormir notre intelligence ou berner notre esprit

critique comme peut le faire l'image ou même, dans une certaine mesure, la musique.

Or, si j'écarte ce que nous croyons désirer, et qui nous satisfait sur l'instant, que voulons-nous ? Ce que nous voulons, ce n'est pas qu'on nous endorme ou qu'on nous berne ; ce n'est pas qu'on nous fourgue un simulacre de vie pour la vraie vie. Ce n'est pas qu'on prétende se substituer à notre réalité. C'est qu'on travaille à l'éclairer.

Nous avons besoin du rêve, mais d'un véritable rêve, qui commence par se donner pour tel ; un rêve qui, parce qu'il se distingue clairement du réel, peut nourrir ce réel. Un rêve qui soit la puissance d'avenir de la réalité.

*

Lorsque j'ai parlé de la confusion entretenue par notre société entre rêve et réalité, j'ai donné divers exemples plus ou moins éloquents, tirés du phénomène télévisuel ou des ordinateurs. Mais je voudrais m'arrêter un instant, avant de terminer, sur un autre phénomène, encore plus éloquent à cet égard, et dont notre pays a été récemment le théâtre. Je veux parler du massacre des sectateurs du « Temple solaire », auquel j'ai d'ailleurs déjà fait allusion à propos même de la télévision. Mais ce massacre et cette secte méritent pour le moins qu'on en parle pour eux-mêmes.

Vous trouvez peut-être que la sinistre aventure de la secte du « temple solaire » n'est pas en rapport avec mon sujet. Ne me suis-je pas attaché à dénoncer les *simulacres*, c'est-à-dire les rêves qu'on essaie de faire passer pour la réalité ? Or la secte meurtrière, apparemment, n'a pas confondu réel et simulacre :

elle a nié le réel ; et plutôt que de vouloir singer la réalité, elle semblait plutôt la *fuir*.

Pourtant ce genre de drame est lui aussi, et lui d'abord, le fruit d'une confusion terrifiante entre rêve et réel. Il est révélateur, encore plus que toutes les télévisions et toutes les réalités virtuelles du monde, de cette perversion de la réalité qui substitue, au rêve actif et créateur, un simulacre mortifère.

Le massacre du Temple solaire nous a révélé que parmi nous, aujourd'hui, vivaient des individus et des groupes d'individus qui, pour se persuader de l'existence d'un au-delà, pour échapper à la matérialité du monde et s'arracher à sa quotidienneté, ont un irrépressible besoin de s'adonner aux rêves les plus infantiles ; de manipuler tout un bric-à-brac mystique, de se costumer en Templiers d'opérette, de se vouer à la magie noire et de verser dans des croyances dont la puérité ferait honte à des enfants de six ans. Des individus et des groupes qui croient dur comme fer que pour atteindre à ce qui nous dépasse il faut piétiner tout ce qu'il y a de meilleur en nous : exigences morales, exigences rationnelles, exigences esthétiques. Des individus et des groupes qui parviennent à croire que la transcendance peut être bête, meurtrière et laide.

À travers de tels errements, de telles aberrations, notre société ne montre-t-elle pas à quel point son rapport au rêve, donc au réel, est perverti, atrophié, paranoïaque ? Ne montre-t-elle pas avec trop d'éloquence qu'elle a déconnecté ses rêveries de ses espoirs, ses aspirations de ses exigences, comme qui prétendrait avoir vaincu la pesanteur parce que, sous l'effet de la drogue, il se donne l'impression de voler ?

Voilà donc où l'on aboutit lorsqu'on se voue non pas au rêve exigeant de celui qui veut transformer le monde, mais au songe creux de celui qui veut le fuir. On se réfugie dans une *imagerie* niaise et vide de substance, un mysticisme de bazar, emprunté aux bandes dessinées et aux séries télévisées. Notre secte du Temple solaire, comme l'ensemble de la société dont elle est un des fruits pourris, a donné, comme personne, dans le simulacre. Et ce qu'elle a dégradé en pure image, ce n'est plus seulement notre vie d'ici-bas, notre en-deçà (comme font les télévisions ou les jeux pour ordinateurs), mais c'est l'au-delà lui-même, la transcendance elle-même. Le Temple solaire a opéré, sur l'au-delà, sur la transcendance, le même travail anémiant et pernicieux que notre société moderne a déjà opéré sur l'en deçà et le monde immanent : il l'a vidé de sa substance, déréalisé, transformé en spot publicitaire. Nous sommes au comble, au terme du processus dont j'ai parlé : Dieu lui-même est devenu simulacre. En outre on ne se contente plus de vivre devant ce simulacre, et de l'adorer, on tue et l'on se tue pour lui.

Et l'on démontre par là, s'il en était besoin, qu'une négation forcenée de la réalité ne peut conduire qu'au désespoir. C'est le réel, encore et toujours, qui demeure notre lot. C'est du réel que nous avons besoin ; si nous voulons changer notre réalité, il faut commencer par l'accepter telle qu'elle est. Voilà ma conclusion.

Vous trouverez peut-être paradoxal que ce soit un écrivain, c'est-à-dire, pourrait-on croire, un rêveur patenté, qui plaide ainsi pour le retour au réel, l'acceptation du réel. J'espère vous avoir convaincu que ce n'est pas un paradoxe ni un hasard. L'écrivain rêve, oui, il crée des univers inexistantes, oui. Mais encore une fois, c'est pour mieux scruter l'univers qui existe ;

c'est pour l'exalter, pour le mettre en lumière et le mettre en question. Bref, si l'écrivain crée de l'imaginaire et dans l'imaginaire, c'est parce qu'il aime le réel et veut l'approcher toujours davantage. C'est aussi parce qu'il voudrait contribuer à transformer ce réel, dans ce qu'il a d'insuffisant, de douloureux et d'inachevé. L'écrivain rêve, oui. Pour mieux s'éveiller au monde.